

MARSEILLE ANTIQUE. TOPOGRAPHIE, URBANISME, ARCHITECTURE

Massalia, colonisation grecque, urbanisme, port, agriculture

Henri Tréziny*

La ciudad de Massalia tuvo un rápido desarrollo a lo largo del siglo VI a.C. y, posteriormente, durante los siglos IV y III a.C., con la implantación de nuevos barrios ortogonales. Esta expansión urbana vino acompañada de un desplazamiento de las necrópolis y de las zonas artesanales. En el espacio portuario, objeto de numerosas excavaciones en los últimos años, se han documentado talleres de construcción naval, así como también neoria helenísticos y almacenes de época romana. La arquitectura monumental de la ciudad continúa siendo mal conocida. Sin embargo, las excavaciones recientes han aportado nuevos datos sobre el territorio inmediato a las murallas y, especialmente, sobre la viticultura.

Massalia, colonización griega, urbanismo, puerto, agricultura

La città di Massalia si è estesa molto velocemente nel corso del VI sec., poi nei IV-III sec. a.C., con l'impostazione di nuovi quartieri ortogonali. Quest'espansione urbana viene accompagnata da uno spostamento delle zone artigianali e delle necropoli. Lo spazio del porto è stato molto studiato in quest'ultimi anni: ha svelato un cantiere di costruzione navale, dei neoria ellenistici, dei magazzini di età romana. Si sa ancora poco dell'architettura monumentale, ma gli scavi recenti hanno portato una nuova luce sulla campagna ai piedi delle mura, e soprattutto sulla cultura dei vigneti.

Massalia, colonizzazione greca, urbanistica, porto, agricultura

The city of Massalia expanded fast during the 6th century BC and later during the 4th and 3rd centuries BC with the creation of new orthogonal quarters. This urban growth was accompanied by the displacement of the necropolis and the craft areas. In the area of the port, where numerous excavations have been conducted in recent years, shipyards have been documented as well as Hellenistic neoria and Roman period warehouses. The monumental architecture of the city is still poorly documented. However, recent excavations have supplied us with new data regarding the immediate surroundings of the walls and, especially, the viticulture.

Massalia, Greek colonization, town planning, port, agriculture

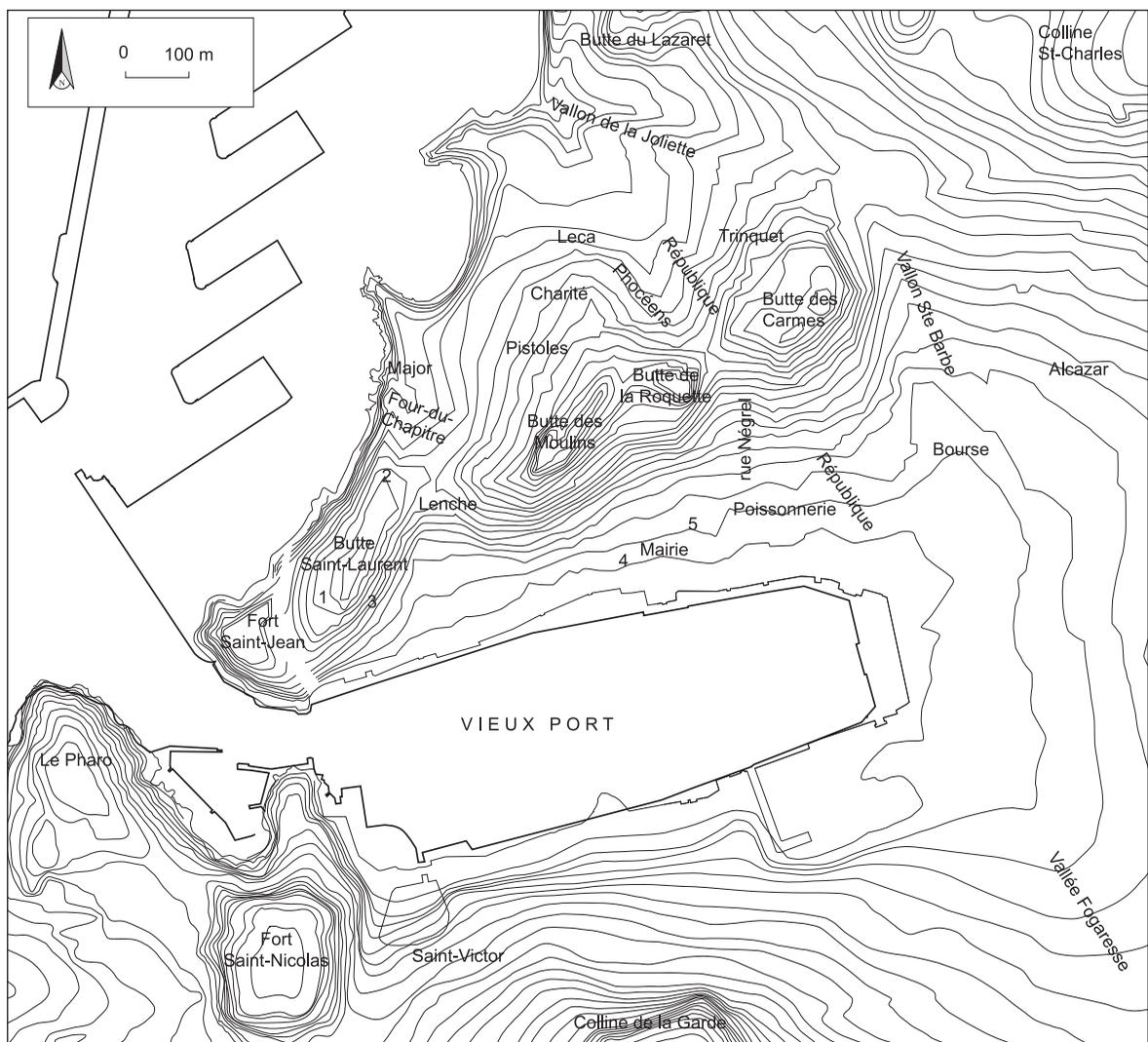
Fondée autour de 600 av. J.-C. par des colons grecs venus de Phocée, mais peut-être aussi d'autres cités ioniennes, Massalia a eu une prospérité et une durée de vie exceptionnelles, puisque la ville antique et son territoire sont entièrement recouverts par la ville moderne. Cet état de choses a longtemps découragé la recherche, mais les progrès récents de l'archéologie préventive en milieu urbain ont apporté depuis 1967 (début des fouilles de la Bourse) et surtout depuis une vingtaine d'années beaucoup d'informations nouvelles. Il suffit pour s'en convaincre de comparer ce que l'on pouvait écrire sur la topographie de Marseille en 1992 (colloque *Marseille grecque et la Gaule = EtMassa 3*) et

l'état de la question en 2005 dans le volume 13/3 de la *Carte archéologique de la Gaule*. Pour simplifier les renvois bibliographiques, je renverrai à ce dernier ouvrage (en abrégé CAGM) pour toutes les fouilles antérieures à 2004.

L'EXTENSION URBAINE (Fig. 1)

La date de fondation autour de 600, mentionnée par les sources écrites, est aujourd'hui unanimement acceptée même si la datation des céramiques les plus anciennes (avant ou après 600) est toujours discutable.

* Directeur de recherche au CNRS. Centre Camille Jullian (CNRS, Aix-Marseille Université). E-mail : henri.treziny@orange.fr



42

Figure 1. Topographie de la ville antique, courbes de niveau du XIX^e s. (fond de plan M. Bouiron). 1. Parvis Saint-Laurent ; 2. Rue de la Cathédrale (îlot 55) ; 3. Collège Vieux-Port ; 4. Place Jules-Verne ; 5. Place Villeneuve-Bargemon et Espace Bargemon. H. Tréziny.

Du premier état de la ville, nous savons encore peu de choses. Quelques points de fouille ont donné des niveaux d'occupation du premier quart du VI^e s. Il s'agit du parvis de l'église Saint-Laurent (CAGM, n°12), de la rue de la Cathédrale (CAGM, n°78) et dans une moindre mesure de la fouille (il est vrai inachevée) du Collège Vieux-Port (Mellinand/Gantès 2006). On y ajoutera les fouilles anciennes de Gaston Vasseur au fort Saint-Jean (CAGM, n°2), quelques trouvailles sporadiques, et une quantité importantes de céramiques de cette période en remblai dans les trois grands chantiers de la zone portuaire autour de la Mairie (place Jules Verne, place Villeneuve-Bargemon, Espace Bargemon = CAGM, n°52, 57, 58). L'organisation interne de cet habitat ne peut être précisée, et on pense plutôt à des maisons alignées sur des axes de circulation en fonction des courbes de niveau et des murs de terrasse, sur le modèle du "village en polygonal" de l'acropole de Vélia, après 530. Les quelques maisons conservées

sont en élévation d'adobes sur un solin de pierres, technique qui restera en usage à Marseille jusqu'à l'époque romaine. Quelques constructions semblent avoir été sur poteaux porteurs (rue de la Cathédrale). Une structure (très fragmentaire) de cette période pourrait avoir un plan absidal : elle provient de fouilles récentes de l'INRAP au pied de la cathédrale de la Major (dir. Fr. Paone, inédit), dans une zone qui était probablement à l'extérieur de la ville à cette époque. Dans le même secteur, un peu plus au Sud, a été retrouvée une tombe à incinération, difficilement datable, mais probablement antérieure au second quart du VI^e s. (CAGM, n°83, 431-432). Elle pourrait être la seule tombe connue à Marseille avant le début du VI^e s. En ce cas, la limite entre espace continûment bâti (ville) et espace périurbain (nécropole) pourrait être, entre la butte Saint-Laurent et la Major, le vallon de la rue Four-du-Chapitre. Mais aucune structure archaïque ne semble appartenir à une enceinte pour cette période, ce qui ne veut pas

dire bien sûr qu'il n'y en avait pas. Sur le port, les fouilles récentes de la place Villeneuve-Bargemon (dir. A. Hesnard) ont mis au jour une puissante structure partiellement immergée, terminée par une plateforme quadrangulaire, dans laquelle les fouilleurs voient un quai du premier quart du VI^e s., mais que j'interprète plus volontiers comme l'extrémité maritime du premier rempart (discussion dans *Et Massa* 7, 50 et 179, n.106). S'il en est ainsi, le premier rempart devait suivre les pentes de la butte des Moulins et de la Roquette, entourer les deux collines et redescendre au pied de la colline Saint-Laurent, le long du vallon de la rue Four-du-Chapitre. La première ville archaïque couvrait donc une vingtaine d'hectares, sur la butte Saint-Laurent, la butte des Moulins et la butte de la Roquette. On suppose,

d'après un texte bien postérieur de Justin (XLIII, 5), que le temple d'Athéna Polias, également mentionné par Strabon, se trouvait sur la plus haute colline (acropole), sans doute la butte des Moulins, tandis que les deux autres temples mentionnés par Strabon se trouvaient plus probablement sur la butte Saint-Laurent (mais la documentation archéologique manque cruellement). Nous ignorons aussi si cette première ville archaïque, comme les suivantes, disposait d'un rempart en bordure du port. Le secteur de la rue Négrel (CAGM, n° 64) ne semble pas occupé à cette époque, sinon peut-être par des carrières d'argile.

Dans le second quart du VI^e s. (Fig. 2), la physionomie urbaine change du tout au tout. De nouveaux habitats ont été découverts dans plusieurs fouilles de ces

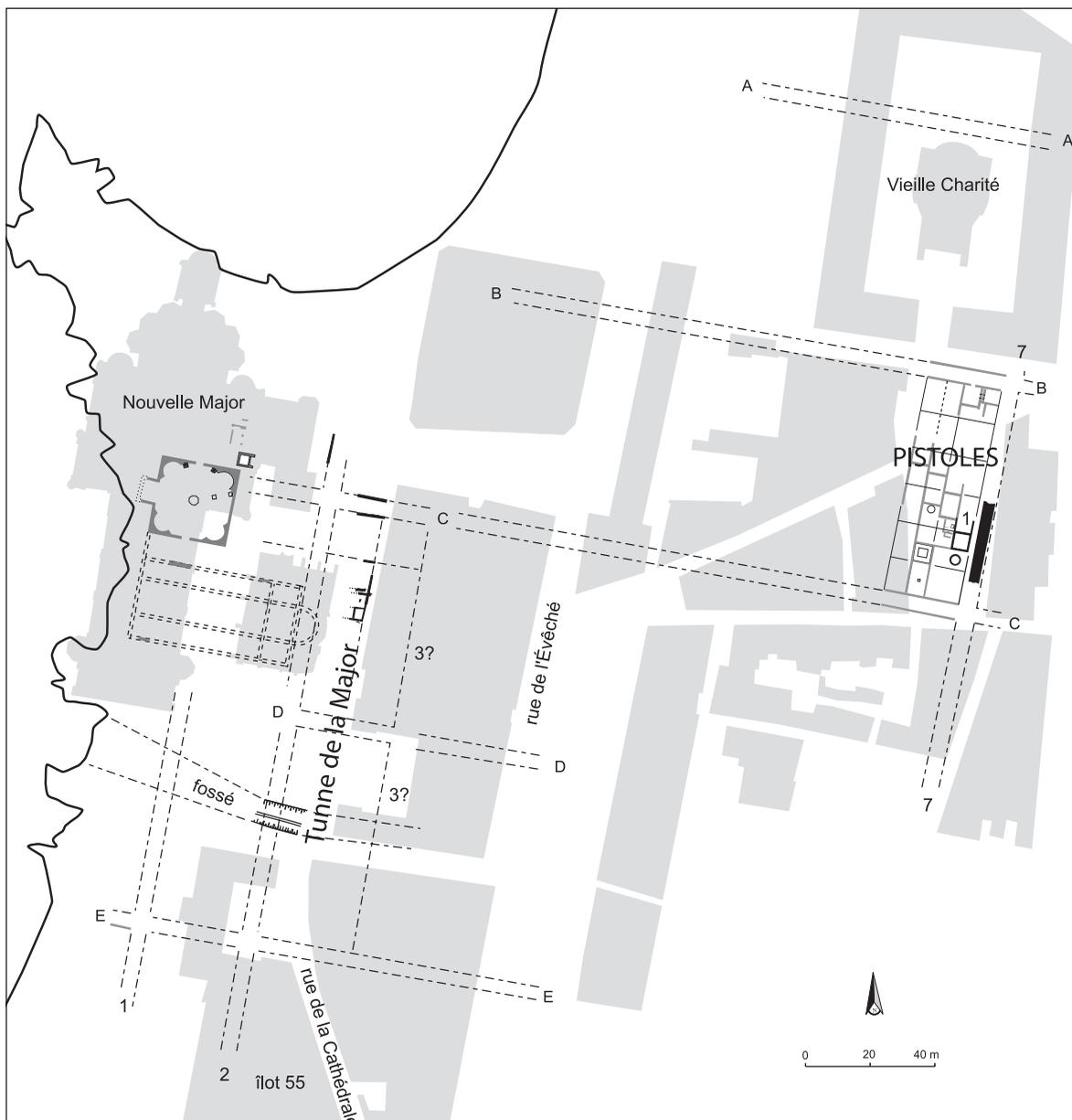


Figure 2. Le quartier du Panier, entre la cathédrale de la Major et l'hospice de la Vieille-Charité. Les lettres (de A à E) indiquent les rues Est-Ouest ; les chiffres (1-3 et 7) les rues Nord-Sud. H. Tréziny.

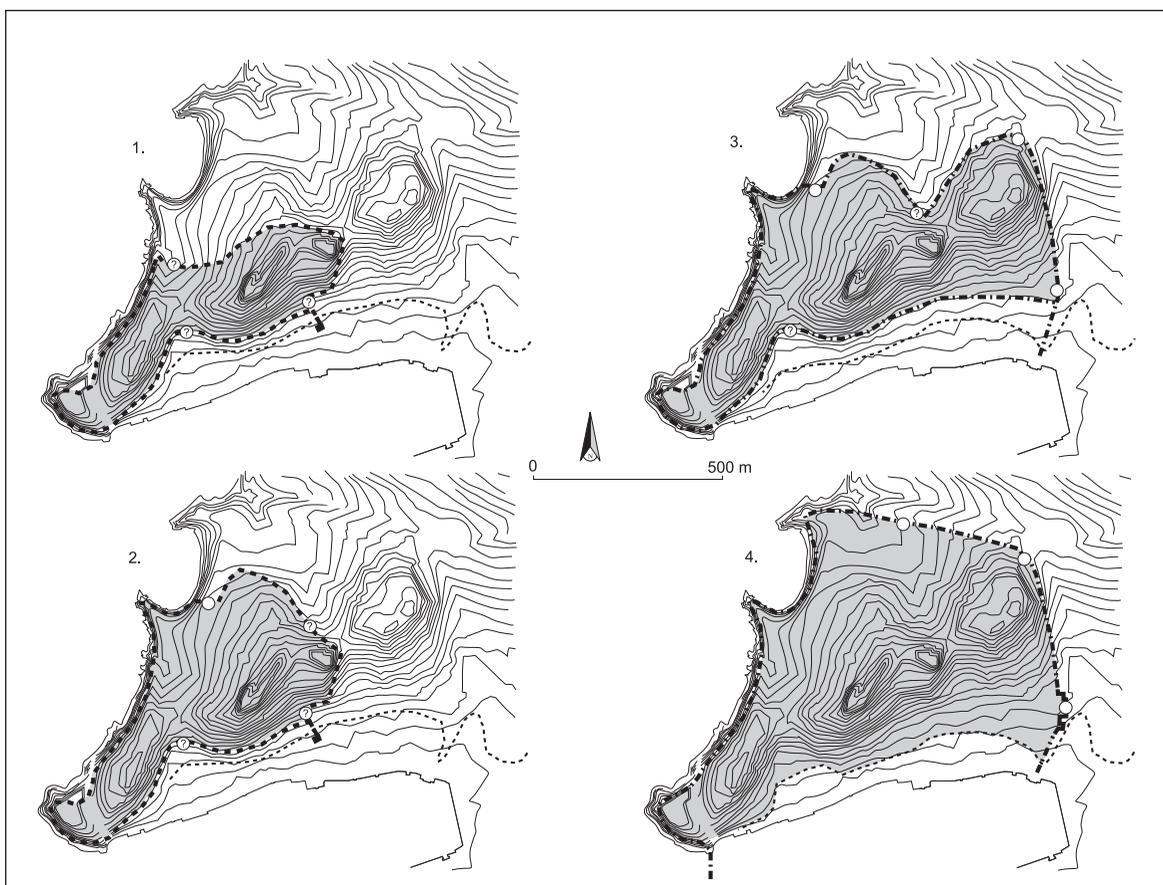


Figure 3. Evolution topographique de la ville antique. 1. Vers 600 av. J.-C. 2. Milieu du VI^e s. 3. Vers 500. 4. Période hellénistique et romaine. H. Tréziny.

dernières années : place de la Madeleine (inédit), place des Pistoles (CAGM, n° 100), tunnel de la Major (CAGM, n° 83). Les vestiges du second quart du VI^e s., évidemment peu nombreux et conservés souvent par lambeaux, sont parfaitement insérés dans une trame régulière orthogonale d'époque classique, hellénistique, romaine qui se conserve jusqu'à nos jours. Même si une seule voie archaïque a été mise en évidence à ce jour (place des Pistoles), il est à peu près certain que la trame urbanistique remonte effectivement au second quart du VI^e s. Avec toute la prudence requise dans un milieu urbain où l'on doit extrapoler à partir d'informations encore limitées, les îlots semblent mesurer environ 64 m dans le sens Nord-Sud, et 32 m dans le sens Est-Ouest, ce qui est totalement anormal dans l'urbanisme grec d'Occident à cette époque et nous renvoie peut-être à des pratiques typiquement ioniennes. A l'intérieur des îlots, les maisons, toujours construites en adobes sur solin de pierre, pourraient s'organiser en bordure d'un espace découvert, à l'intérieur d'un lot dont les dimensions (16 m sur 8 m ?) sont encore mal connues. Ce nouveau quartier, cette nouvelle ville, représente à la fois par son extension (une bonne dizaine d'hectares) et par son organisation un saut qualitatif très net par rapport à la "ville des collines" du premier quart du VI^e s.

Une nouvelle enceinte est probablement construite, qui englobe les pentes Nord-Ouest de la butte des Moulins jusqu'à la Vieille Charité et au secteur de la Major. Le secteur de la rue Négrel reste extra-muros, avec un four à amphores de la deuxième moitié du VI^e s.

C'est seulement vers la fin du VI^e s. que la ville paraît s'étendre vers l'Est jusqu'au secteur de la Bourse. Le meilleur témoin en est le rempart retrouvé au Sud de la porte d'Italie, clairement daté autour de 500 av. J.-C. Comme le précédent, il était construit en briques d'argile crue sur un socle en maçonnerie. Bien que l'on n'en ait pas de traces en dehors de la Bourse, il est probable, pour des raisons topographiques, que ce rempart remontait au Nord sur la butte des Carmes, pour s'infléchir ensuite vers l'Ouest et rejoindre le premier rempart au Nord de la butte des Moulins. Faute d'exploration archéologique, ce nouveau quartier est encore mal connu. On peut lui attribuer quelques installations à l'arrière du rempart de la Bourse ou sur la butte des Carmes, qui toutes semblent s'intégrer dans un système orthogonal appuyé sur la Grand-Rue.

A l'extérieur de l'enceinte, on a retrouvé au Nord d'importantes installations artisanales (fours à amphores

de la rue Leca), alignées au V^e s. le long d'un chemin qui devait être la route de Gaule et d'Espagne. Dans le courant du IV^e s., ce secteur semble se transformer en un quartier urbain, avec la construction notamment d'un établissement thermal, remplacé ensuite par des habitations. Ce secteur aussi s'intègre dans une trame orthogonale, retrouvée dans le chantier du Parc des Phocéens, puis plus récemment dans ceux de la rue de la République et de la rue Trinquet. Ce troisième système orthogonal était, comme les deux précédents, bien conservé dans la trame urbanistique médiévale et moderne, jusqu'au creusement de la rue Impériale (actuelle rue de la République) dans les années 1860. Ce nouveau quartier occupe les pentes Nord des buttes des Moulins et des Carmes, jusqu'à l'actuel boulevard des Dames. Il était défendu, peut-être dès le IV^e s. av. J.-C., en tout cas sûrement au II^e s. av. J.-C., par une extension de l'enceinte urbaine, que nous connaissons surtout par le tracé de l'enceinte médiévale et par les fouilles de la Bourse et de la butte des Carmes.

Au total donc (Fig. 3), une ville en extension continue depuis sa fondation jusqu'à l'époque romaine, une ville dont l'apparence irrégulière résulte en réalité de la juxtaposition de plusieurs quartiers orthogonaux (3 dans l'état actuel de nos connaissances). L'époque romaine connaîtra de nouvelles extensions sous la forme de faubourgs, mais la ville remparée ne dépassera pas avant le XII^e s. la surface enclose par l'enceinte hellénistique qui avait résisté aux légions de César.

L'ESPACE PORTUAIRE

La calanque du Vieux-Port s'appelait le Lacydon (peut-être un héros local), "et in eo Massilia", selon Pomponius Mela (II, 5, 77). Cette ville "dans le port" le dominait "comme un théâtre", selon une expression due cette fois à Strabon (VI, 1, 4). Les deux premières collines au moins (Fort Saint-Jean et butte Saint-Laurent à l'Ouest, butte des Moulins et de la Roquette à l'Est) constituaient en effet un demi-cercle autour d'une zone déprimée (celle de l'actuelle place de Lenche. La ville était bordée au Sud par l'axe de la Grand-Rue et de la rue de la Roquette, la "rue de rocade" selon l'expression de F. Benoit, qui dominait par un abrupt variable (jusqu'à 14 m au-dessous de la place de Lenche) la plage littorale. Les fouilles anciennes de Fernand Benoit autour des Docks Romains et de la place Vivaux, mais surtout les fouilles récentes de part d'autre de la Mairie ont apporté des informations capitales sur l'évolution du trait de côte. La ville grecque était concentrée sur les collines, avant de s'étendre progressivement sur l'ancienne plage. Elle constitue à l'époque romaine une véritable ville basse, un nouveau quartier consacré en partie, mais pas seulement aux activités portuaires. Une question délicate est celle de la fortification de bord de mer, en bordure du port. En s'appuyant sur la

situation médiévale, qui voit les maisons arriver jusqu'en bordure du quai et la défense du port se concentrer au niveau du goulet d'entrée, avec une tour et une chaîne, on a parfois supposé que la ville antique n'avait pas non plus de fortifications en bordure du port (Hesnard *et al.* 2001). C'est assuré pour la ville romaine, possible pour la ville hellénistique, beaucoup moins certain à mon avis pour la ville archaïque et classique. Une série d'indices tirés des fouilles anciennes et de quelques fouilles récentes suggère qu'il existait, entre la plage et la Grand-Rue un grand mur de terrassement qui pouvait être aussi une fortification. Mais ces indices sont fragiles, et on admettra que la question n'a pas à ce jour de réponse univoque, même si, pour ma part, je crois plutôt à l'existence de cette muraille.

Le port archaïque devait se situer d'abord au pied de la butte Saint-Laurent et de la butte des Moulins, au-dessous de la place de Lenche, dans une sorte d'anse qui pouvait être lagunaire (selon des observations de F. Benoit). Je ne tiens pas compte ici du "quai" de la place Villeneuve-Bargemon, qui, selon moi, est l'extrémité maritime du premier rempart de la ville et marque donc la limite orientale de la première ville archaïque. Ces premières installations devaient être très simples : bateaux tirés sur la plage, éventuellement amarrés à des piquets, peut-être des quais ou des pontons en bois. C'est vers la fin du VI^e s. qu'est construit place Jules-Verne le premier quai en pierre, dont on n'a conservé que le négatif. Par la suite, la plage qui progresse régulièrement vers le Sud est occupée par des cales de halage (Fig. 4). Puis, au III^e s., sont construits des hangars à bateaux (*neoria*) destinés à abriter la flotte de guerre marseillaise (Fig. 5). Ils correspondent sans doute aux *navalia* mentionnés par César dans le *Bellum Civile*, lors du siège de 49 av. J.-C., et devaient se prolonger à peu près jusqu'à la Bourse (Hesnard *et al.* 2000).

A l'époque romaine, ces installations militaires ont disparu. A la place, on connaît des entrepôts à *dolia*, celui qui avait été fouillé après guerre par Fernand Benoit et que l'on peut encore voir aujourd'hui dans le Musée des Docks Romains, ceux qui ont été retrouvés récemment autour de la Mairie. Il faut y ajouter, au-delà des remparts, les grands entrepôts de la Bourse, et des entrepôts plus petits repérés çà et là intra-muros, en général à proximité immédiate du rempart.

La zone portuaire est alors "urbanisée", avec la construction de quais, sans doute discontinus, mais que l'on a repérés place Jules-Verne, au bas de la rue de la République et dans la corne du port de la Bourse. Il faut y ajouter les Thermes du Port, construits au-dessus des anciens *neoria*, et dont la façade en grand appareil dominait le bord de mer. Et vers l'Est, en direction du Fort Saint-Jean, le théâtre, dont la façade était sans doute séparée de la mer par une grande esplanade dallée, au pied des Caves Saint-Sauveur.



46



Figures 4-5. Place Jules-Verne, cales de halage et Place Villeneuve-Bargemon, hangars à bateaux (Musée des Docks Romains, maquette Delpalillo, photos CCJ).

Parmi les nouveautés des fouilles récentes, il faut signaler la présence de quelques *graffiti* étrusques, dont un au moins fait sur place, ce qui suggère le caractère cosmopolite du quartier du port (Briquel *et al.* 2006).

URBANISME ET ARCHITECTURE (Fig. 6)

L'AGORA

L'emplacement de l'agora grecque nous est inconnu, mais il est très probable qu'elle se situait, comme le propose la tradition érudite, sous la place de Lenche (place médiévale), à l'emplacement du col qui séparait la butte Saint-Laurent de la butte des Moulins. Nous n'en avons aucun vestige à l'exception des Caves de l'ancien couvent de Saint-Sauveur (CAGM, n° 31). Ce bâtiment, encore bien conservé au XIX^e s., a malheureusement été en grande partie détruit, et la partie conservée réenterrée, si bien que notre connaissance en est très imparfaite. On y voit aujourd'hui, plutôt qu'une fontaine monumentale, un vaste entrepôt destiné à conserver soit des produits alimentaires (céréales

?), soit des réserves pour la flotte (bois, gréments, voiles) que l'on voulait préserver de l'humidité. La date du monument est malheureusement très incertaine. Si la technique de construction permet d'exclure une date antérieure au II^e s. av. J.-C., on hésite entre une date à l'époque hellénistique récente (milieu du II^e s., comme le rempart ?) ou tardive (avant 49 av. J.-C. ?), voire carrément augustéenne, puisque le grand appareil en calcaire rose du cap Couronne est encore très largement utilisé à cette époque.

Quoi qu'il en soit de la date, la fonction architecturale du monument est claire. Il s'agit, dans l'esprit de l'architecture hellénistique dite "pergaménienne", de séparer en les unifiant deux places situées à des niveaux très différents, vers 14 m NGF pour la place haute, sous la place de Lenche, sans doute l'agora grecque, vers 3 m NGF pour la place basse, le forum romain. L'existence de deux places est sans doute confirmée (même si l'interprétation du texte reste discutée) par la mention dans le *Panégyrique ancien de saint Victor* de deux forums dits *superius* et *inferius*. La place basse est en fait gagnée sur la plage et l'ancien port archaïque et devait border le nouveau quai en pierre.

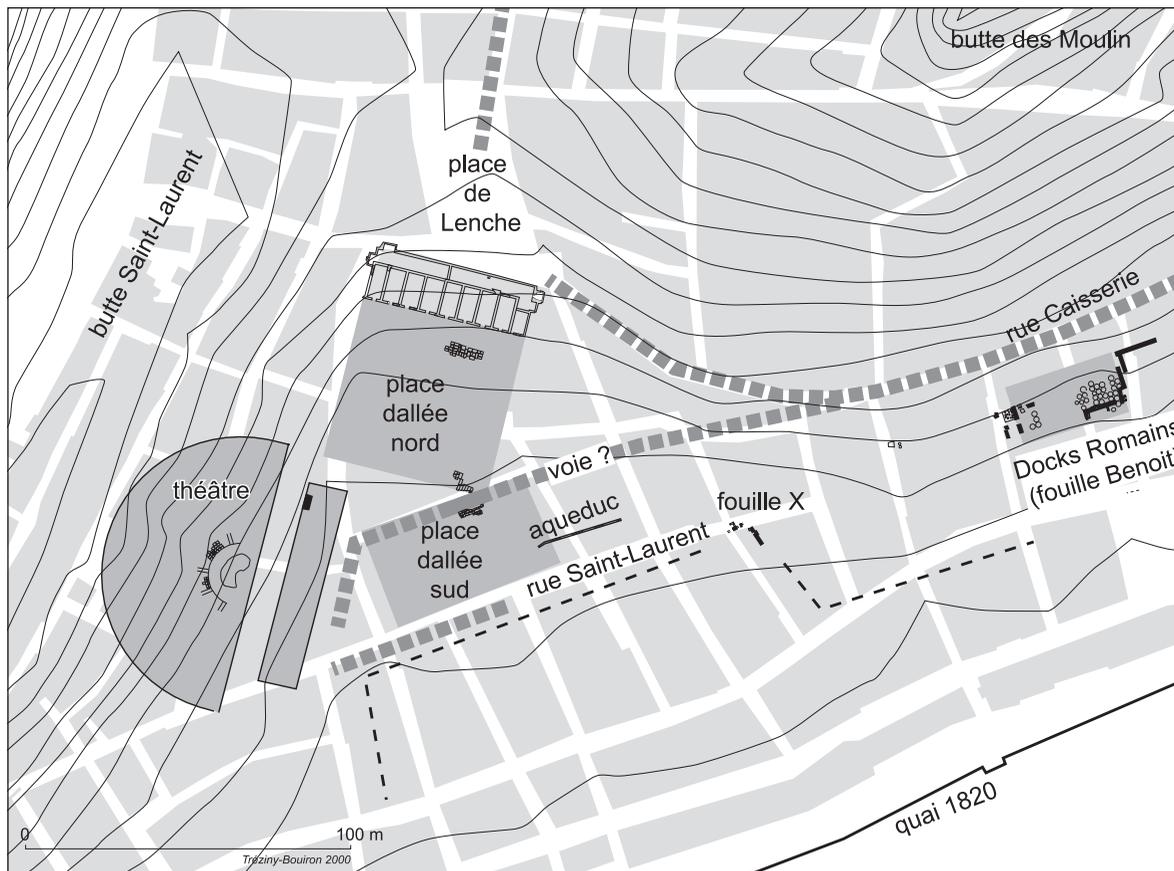


Figure 6. Le centre monumental à l'époque romaine. Le rendu du théâtre tient compte de la nouvelle hypothèse de restitution (Badie/Moretti 2008). H. Tréziny.

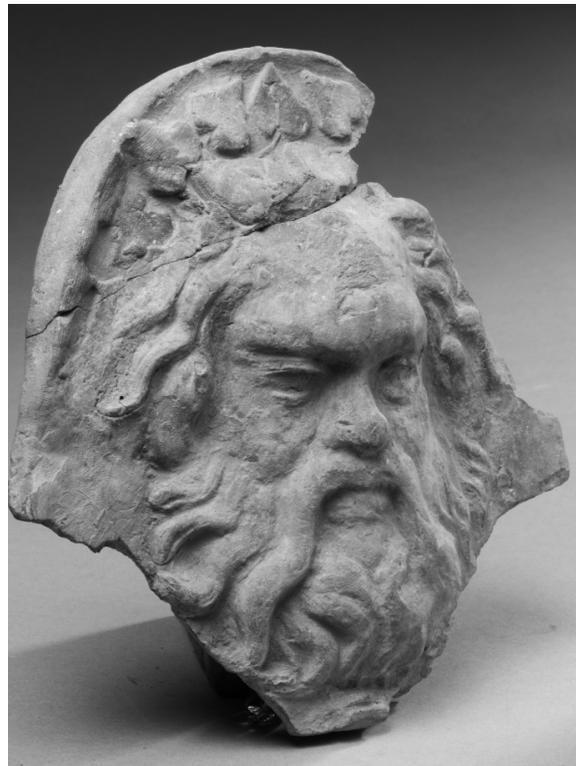
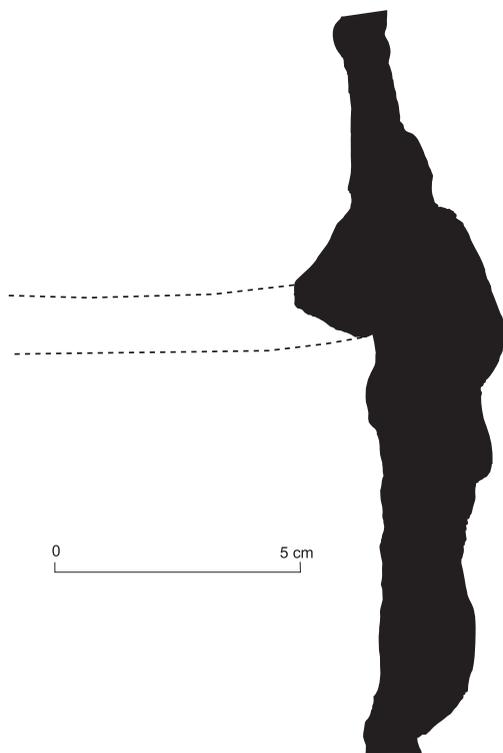


Figure 7. Dessin et photographie d'une antéfixe à tête de silène (IV^e s. av. J.-C.) trouvée dans les remblais hellénistiques de la Bourse. Photo Durand, CNRS CCJ.

48

Dans le cas où la ville haute serait protégée par une fortification, les Caves Saint-Sauveur se trouvent à leur emplacement, et la date de leur construction, si on la connaissait mieux, serait aussi celle de l'abandon de la muraille.

MONUMENTS PUBLICS

Les temples et sanctuaires de la ville antique nous sont mieux connus par les textes anciens que par l'archéologie. Strabon (IV,1,4) mentionne un temple d'Artémis Ephésia et un autre d'Apollon Delphinios sur ce qu'il appelle *akra*, que les uns considèrent comme l'acropole, et dans laquelle d'autres voient plutôt le promontoire de la butte Saint-Laurent et du Fort Saint-Jean (Thollard 2009, 209-234). Sur l'acropole (sans doute la butte des Moulins) se trouverait, selon Justin (XLIII,5), un sanctuaire d'Athéna, sans doute Athéna Polias connue également à Phocée et à Vélie (Strabon, XIII,1,41). Archéologiquement, ces temples sont malheureusement inconnus. On ne sait auquel des trois (ou à quel autre sanctuaire) pouvait appartenir le monumental chapiteau ionique trouvé par Benoit en emploi dans les fondations d'un mur médiéval. Le chapiteau, daté vers 520-510 av. J.-C., entrerait en tout cas dans la composition d'un grand temple périptère. L'élévation de cette construction reste une énigme, dans la mesure où on ne connaît à Marseille aucune terre cuite archi-

tecturale archaïque. On connaît une antéfixe du V^e s., retrouvée dans des remblais de la Bourse (Fig. 7), et un petit groupe de pièces des IV^e-III^e s. dans le chantier des Pistoles (CAGM, 491-492). La tuile est présente à Marseille, mais de façon relativement marginale. Si l'habitat privé devait avoir des toits en torchis sur murs d'adobes, les bâtiments publics pouvaient avoir des entablements et des toitures en pierre. C'est le cas à Glanum à l'époque hellénistique, et de nombreuses dalles de calcaire scié ont été retrouvées en remploi dans divers secteurs de la ville.

Si l'on ajoute à cela la rareté des offrandes en terre cuite, pourtant si abondantes dans les lieux de culte grecs, l'identification des sanctuaires est extrêmement difficile. On peut supposer par exemple que l'église Saint-Laurent se trouvait à l'emplacement d'un sanctuaire archaïque dès le premier quart du VI^e s., mais c'est une simple hypothèse, qui s'appuie essentiellement sur le bon état de conservation des vestiges du premier quart du VI^e s. sous le parvis de l'église, ce qui suppose un terrassement et donc peut-être l'extension d'un espace sacré primitif. De la même façon, la cathédrale paléochrétienne de la Major a pu s'implanter sur un sanctuaire primitif suburbain dont l'extension, dans la deuxième moitié du VI^e s. aurait recouvert (et conservé) les niveaux d'habitation du second quart du VI^e s., étonnamment bien préservés dans ce secteur. Mais la seule trace archéologique de ce lieu de

culte serait une série de blocs de calcaire rose de la Couronne appartenant à un grand édifice (temple ?) du début de l'Empire. On a supposé également l'existence de lieux de culte à partir de documents épigraphiques (inscriptions [D]ionuso[et Belenou de la Bourse) ou de sculptures (petit *kouros* en bois de la Bourse, antéfixe à tête silénique déjà mentionnée, statuette votive de la rue de la Cathédrale, ou encore de types rares de céramiques (*askoi* à tête de silène retrouvés en plusieurs lieux de la ville, vase-lanterne de la place des Pistoles). En réalité, le seul sanctuaire qui ait une véritable consistance archéologique me semble être celui qui contenait les "stèles" ou *naïskoi* de la rue Négrel : encore ignorons-nous l'emplacement original de ce lieu de culte, même s'il paraît vraisemblable d'y voir un sanctuaire rupestre, peut-être lié à la "Grotte de l'Hôtel-Dieu", explorée par F. Benoit (sur tout cela, voir *EtMassa* 6, 2000, et le bilan de A. Hermary, CAGM, 287-290).

Le dossier des monuments publics urbains autres que les sanctuaires n'est pas beaucoup plus fourni. Pour la période grecque, il s'agit surtout des thermes de la rue Leca (deuxième moitié du IV^e s. ? CAGM, n° 97), et des Caves Saint-Sauveur (*EtMassa* 7, 213-223 ; CAGM, n° 31), si elles sont en effet antérieures à 49 av. J.-C. Un autre lieu de stockage pré-romain pourrait être l'entrepôt

récemment identifié par Fr. Paone rue Trinquet (Paone 2009). La plupart des monuments que nous connaissons sont en fait d'époque augustéenne ou franchement du I^{er} s. de notre ère. Il semble que ce soit le cas du théâtre, même si son plan reste très hellénique (Badie, Moretti 2008), peut-être, on l'a dit, des Caves Saint-Sauveur et des forums, des Thermes du Port et des divers entrepôts à *dolia*, du "temple" de la Major, du stade, qui n'est connu que par une inscription dont le sens n'est d'ailleurs pas tout à fait assuré, de l'essentiel de l'aménagement des quais du port, de la Mairie jusqu'à la Bourse.

Je ne reviendrai pas sur le dossier des fortifications, déjà largement abordé, sinon pour rappeler que le chantier de la Bourse a permis d'identifier trois phases du rempart : la première, vers la fin du VI^e s., en adobes sur socle en calcaire blanc de Saint-Victor ; la seconde (autour de 300 av. J.-C.), avec une élévation en tuf sur socle en calcaire blanc ; la troisième (vers 150 av. J.-C.) entièrement en calcaire rose du cap Couronne.

L'HABITAT

Malgré la multiplication des fouilles urbaines ces dernières années, nos connaissances sur les maisons sont encore très limitées. Les maisons archaïques sont

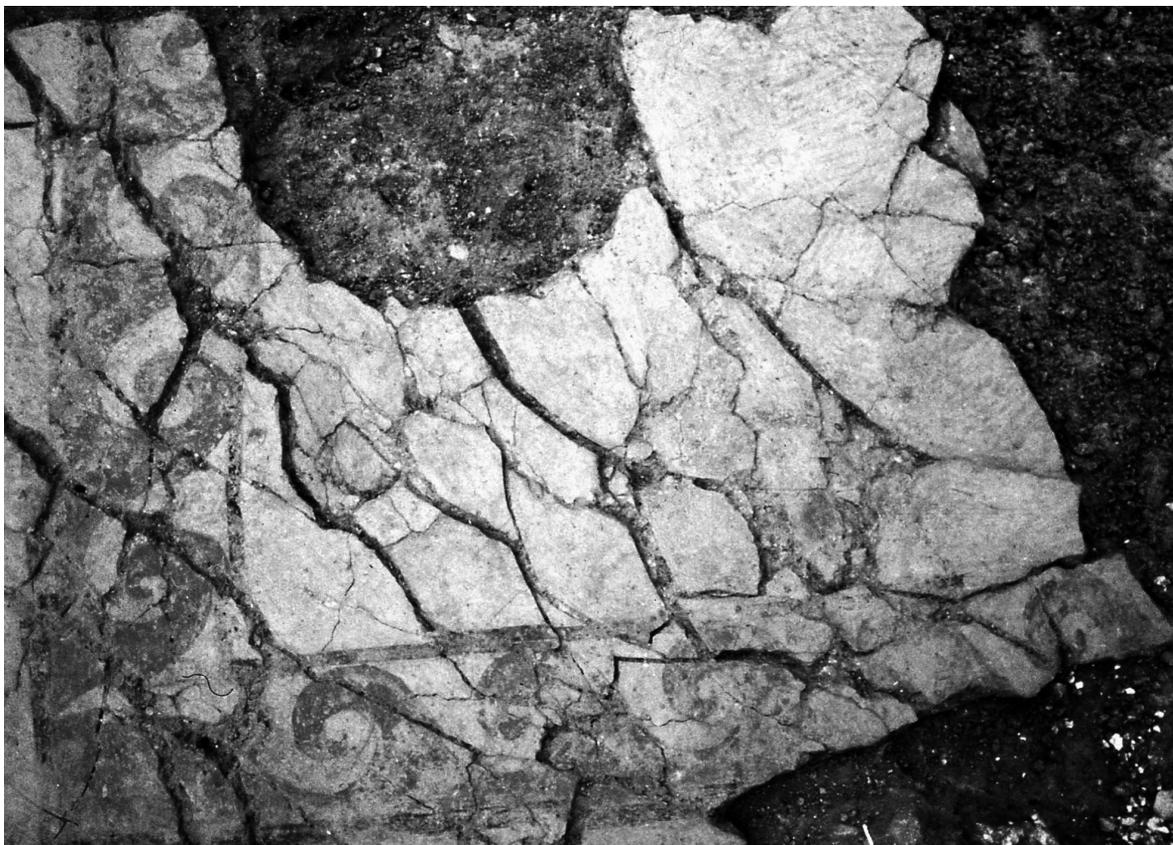


Figure 8. Pavement d'*opus signinum* avec frise de postes peinte, Tunnel de la Major. Photo Maziers, INRAP.

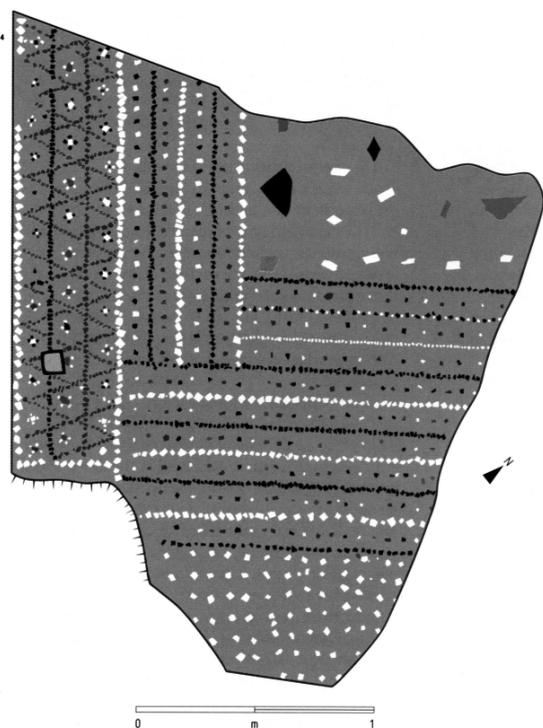


Figure 9. *Opus signinum* décoré de la rue de la République, deuxième moitié du I^{er} s. av. J.-C. (d'après Mellinand *et al.* 2007, 24).

50

construites, on l'a vu, en adobes sur solin de pierre, avec toit probablement en torchis, mais en connaît mal l'organisation interne. On connaît quelques enduits peints dès le VI^e s. av. J.-C., sans doute pour des bâtiments à caractère public au Collège Vieux-Port (Mellinand/Gantès 2006, I, 107 et II, 211). La même technique est sans doute utilisée jusqu'à l'époque romaine : murs en adobe recouverts d'enduits peints, toits en torchis plutôt qu'en tuiles (confirmant le passage de Vitruve, II, 1, 5). Mais on ne dispose guère de plans complets. Dans le secteur du tunnel de la Major, une maison hellénistique possédait un *andron* (pièce de réception) avec un *opus signinum* dont la bordure de postes était peinte, technique tout à fait originale pour des pièces d'habitation (Fig. 8; CAGM, 436), mais que l'on retrouve à Marseille dans la rotonde des bains hellénistiques de la rue Leca. Les sols de mosaïque sont plus nombreux, quoique toujours très fragmentaires, pour l'époque romaine. On signalera parmi les découvertes les plus récentes la mosaïque polychrome de la rue de la République (Fig. 9: cf. Sillano 2007; Mellinand *et al.* 2007) et un magnifique pavement en opus "délien" découvert début 2010 au pied de l'Hôtel-Dieu (voir le site <http://www.inrap.fr/archeologie-preventive/Ressources/Audiovisuels/Les-derniers-reportages/p-9712-Marseille-le-site-de-l-Hotel-Dieu-a-travers-les-si.htm>).

On rappellera aussi pour l'époque hellénistique l'*opus signinum* avec une inscription XAIPE, bien connue par ailleurs à Empuries (Tréziny 2006c).

L'HYDRAULIQUE

Marseille est une ville riche en eau, grâce à de nombreuses sources réparties sur la pente des collines, au sommet des marnes stampiennes. On connaît celle de l'Hôtel-Dieu, au niveau de la grotte déjà évoquée, encore active dans les années 1950. Une canalisation archaïque devait amener l'eau d'une source à une sorte de puits rue de la Cathédrale. Non loin de là, une autre canalisation alimentait un bassin fontaine d'époque hellénistique en bordure d'une rue, dans la partie Sud de la fouille du tunnel de la Major. Un autre bassin, en pierre du cap Couronne, était construit sur la butte des Carmes (fouilles des Carmelins, CAGM, n° 107). Il existait également des puits (rue Négrel), mais sans doute moins nombreux dans l'Antiquité qu'au Moyen Âge et à l'époque moderne.

En fait, le principal problème de la ville antique était plutôt l'évacuation des eaux, comme en témoigne l'existence de nombreux égouts, par exemple sous les Caves Saint-Sauveur ou dans le secteur de la Bourse. La distinction entre égout et aqueduc n'est d'ailleurs pas toujours très nette, puisque des canalisations pouvaient drainer les eaux de ruissellement (aqueduc de la nécropole Saint-Barbe) pour les amener dans des bassins de décantation (bien connus à la Bourse, au moins pour l'époque romaine, mais sans doute déjà présents à l'époque hellénistique).

Il existe aussi des cas, encore mal connus, d'aqueducs qui amenaient dans la ville de l'eau provenant de sources suburbaines. Le plus ancien, sur le chantier de la Bourse, est sans doute antérieur à la reconstruction du rempart vers le milieu du II^e s. av. J.-C. Enterré, il franchissait le rempart, mais ne pouvait pas pénétrer très loin dans la ville : il devait alimenter un bassin-fontaine dans le secteur oriental des *neoria* du port. Au début de l'Empire, un autre aqueduc est sans doute construit en bordure de la voie d'Italie : il est alors aérien et appuyé sur un long mur qui en est le seul vestige. Cette canalisation, qui franchissait la muraille au niveau de la tour Carrée du rempart, devait longer la Grand-Rue jusqu'au niveau des Thermes du Port, dans le secteur Villeneuve-Bargemon. De fait, si les bains hellénistiques de la rue Leca pouvaient se contenter d'un puits pour leur alimentation en eau, il en allait sans doute différemment pour les Thermes du Port, qui devaient exiger des quantités importantes d'eau et une certaine pression. D'autres canalisations sont mentionnées ici ou là dans les fouilles anciennes, généralement mal datées et dont la fonction est peu claire, mais qui toutes témoignent de l'importance de l'eau dans Marseille antique.

LES ESPACES PÉRIURBAINS (Fig. 10)

La notion de périurbain à Marseille est d'autant plus complexe que la ville s'est étendue progressivement, absorbant l'espace périurbain. Si nous connaissons si mal les nécropoles du VI^e s. (1 tombe, 2 au maximum), c'est peut-être parce qu'elles se trouvaient dans ces zones périurbaines recouvertes par les quartiers d'habitation (secteur du Panier, de la Grand-Rue et de la butte des Carmes, puis de la Joliette) au prix de terrassements importants. On s'étonnera tout de même de ne pas trouver dans les remblais de vestiges de cette première utilisation du terrain.

CARRIÈRES D'ARGILE

Une fonction très importante de cet espace semble avoir été l'extraction de l'argile stampienne, présente

partout, mais surtout à l'Est de la ville. Des carrières d'ampleur limitée ont été identifiées rue Négrel (VI^e s.), butte des Carmes (II^e s. ?), mais surtout plus récemment dans la fouille de l'Alcazar (CAG Marseille, n°155). Une série de cavités vaguement circulaires mais souvent très profondes (jusqu'à une dizaine de mètres) ont été interprétées, avec une grande vraisemblance, comme des carrières d'extraction d'argile qui devraient couvrir de grandes surfaces. Ces exploitations, qui paraissent abandonnées dès la fin du VI^e s., sont ensuite remblayées (dépotoirs) et deviennent marécageuses. Le secteur devient alors agricole et s'inscrit dans un cadastre régulier que l'on connaît surtout pour le II^e s. av. J.-C. Mais les fouilleurs supposent que le parcellaire est en réalité beaucoup plus ancien et que les carrières le respectent déjà. La fouille de l'Alcazar a permis de réexaminer le dossier de la Bourse. Sur ce chantier, dont les niveaux profonds n'ont jamais été

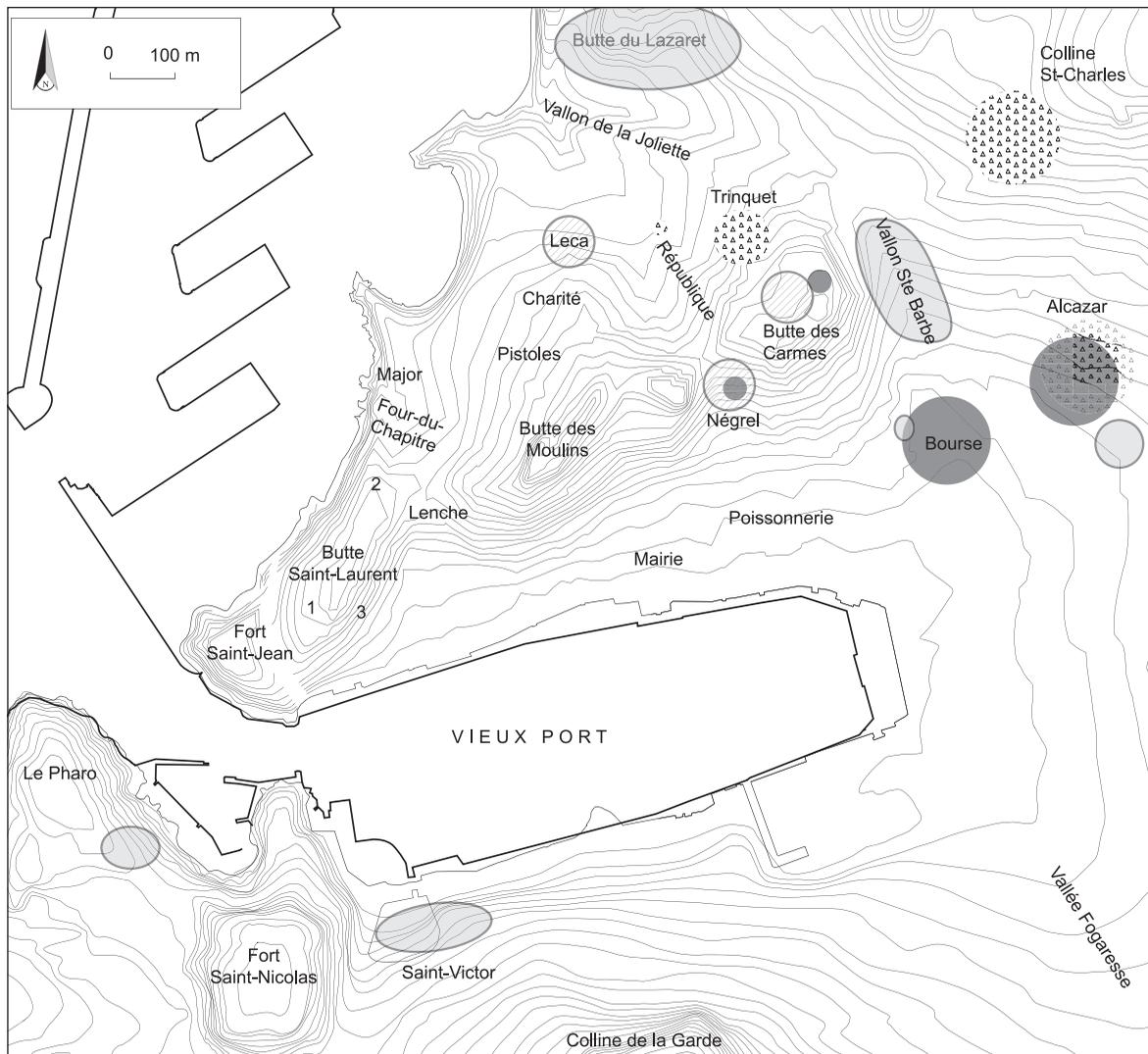


Figure 10. L'espace périurbain à Marseille. Gris foncé : carrières d'argile ; hachures : installations artisanales ; petits triangles : traces de culture ; gris clair : nécropoles. H. Tréziny.



Figure 11. Fouilles de l'Alcazar, blocs en calcaire blanc de Saint-Victor portant des graffiti. De haut en bas, traces de lettres grecques, tête d'homme barbu, navire de guerre. Photo Tréziny.

atteints, sauf dans les zones de parking où tout a été détruit sans exploration archéologique, sondages et carottages permettaient de montrer que le substrat stampien était creusé de fosses profondes d'une dizaine de mètres, qui ne semblaient pas avoir une origine géologique. Il s'agit sans doute, comme à l'Alcazar, d'anciennes carrières d'argile, exploitées à l'époque archaïque et envoyées à la fin de l'exploitation, à peu près au moment où se construit à la Bourse la première enceinte, vers 500 av. J.-C. Les marais de la Bourse seraient donc en grande partie artificiels, constituant en avant des nouveaux remparts un vaste fossé défensif. Ce serait une belle illustration d'un passage très controversé d'Aviénus (*Ora maritima*, 708-710), selon qui les Marseillais auraient "fait entrer la mer dans les terres". A partir de la deuxième moitié du V^e s., ces zones marécageuses sont remblayées progressivement grâce à des amas d'amphores massaliètes (V^e-IV^e s.), qui permettront l'installation dans cet espace suburbain partiellement reconquis de terrasses funéraires entre des étangs. Au II^e s., de grands remblais viennent achever le processus d'assèchement d'une zone à nouveau bouleversée vers 150 par la construction du nouveau rempart. A l'époque romaine, le secteur de la Bourse, totalement drainé, sert de zone portuaire suburbaine, avec ses quais, ses entrepôts, son bassin d'eau douce, puis se transforme en faubourg

avec des zones artisanales au cours de l'Antiquité tardive. Au cours de "pulsations régulières" de l'espace suburbain, le quartier est parfois réinvesti par des nécropoles.

A côté des carrières d'argile, qui ont puissamment modelé le paysage de la ville archaïque, il y avait sans doute des extractions de tuf, sur le sommet des buttes, ou de poudingue, mais on connaît surtout les carrières de calcaire blanc de Saint-Victor, sur la rive Sud du Lacydon (Gaudon, Nury, Tréziny 2009). C'est seulement vers la fin du III^e s. ou au début du suivant que sont mises en exploitation les carrières de calcaire rose du cap Couronne, qui feront la fortune de la ville jusqu'aux Temps Modernes (Tréziny 2008).

LES ZONES ARTISANALES

Les zones artisanales sont généralement suburbaines. Le four à amphores de la rue Négrel (540-510) est à l'Est de la première enceinte, au pied de la butte de la Roquette. Les déchets de cuisson (amphores et céramiques fines) de la Bourse ou de la butte des Carmes, se trouvent plus à l'Est encore. Le four à amphores de la rue Leca (500-400) est au Nord de l'enceinte archaïque qui devait entourer le quartier de la Vieille-Charité. Mais les fours de la butte des Carmes, qui produisent notamment les amphores marseillaises

d'époque romaine, sont alors à l'intérieur de la fortification, dans un secteur qui devait conserver malgré tout un caractère périphérique par rapport à l'habitat.

LES NÉCROPOLES

On a déjà évoqué *les nécropoles*, ou plutôt leur absence, pour l'époque archaïque. C'est à partir du V^e s. que se développent des nécropoles au Nord-Est de la ville (dans le vallon Sainte-Barbe), à l'Est (le long de la route d'Italie, rue Tapis-Vert), sans doute aussi au Nord, sur la route de Gaule. Les monuments les plus spectaculaires sont les deux terrasses funéraires de la Bourse (première moitié du IV^e s.), constructions quadrangulaires qui regroupaient des tombes à incinération, appartenant sans doute à des familles aristocratiques de la cité. Sur le chantier de l'Alcazar ont été découverts, dans une fosse dépotoir, des blocs de calcaire blanc de Saint-Victor, qui pouvaient appartenir à un monument funéraire, ou à un petit sanctuaire suburbain sans doute lié à l'espace funéraire. Ils sont bien datés dans la deuxième moitié du VI^e s. av. J.-C. par des *graffiti* remarquables (Fig. 11), où l'on reconnaît un tête humaine, des bateaux, et des inscriptions non déchiffrées à ce jour.

Les nécropoles sont mieux connues pour l'époque impériale, où elles constituent une couronne tout autour de la ville (voir *EtMassa* 8). A l'époque paléochrétienne, les tombes se regroupent plus volontiers *ad sanctos*, autour de tombes vénérées, dans le site bien connu de Saint-Victor, au Sud du port, mais aussi à l'Est, à la Bourse, et surtout au Nord autour de la basilique de Malaval, fouillée récemment par M. Moliner (CAGM, n°138).

L'ESPACE RURAL

La découverte la plus étonnante de ces dernières années me semble être cependant l'espace rural, qui apparaît aujourd'hui sous la ville moderne, mais aussi, en raison de la croissance particulière de l'espace urbain marseillais, sous la ville antique. L'espace rural marseillais a d'abord été retrouvé ... à la campagne, comme il était raisonnable, dans les fouilles de Saint-Jean-du-Désert et Saint-Barnabé (CAGM, n°293-299 ; Boissinot 2010). Puis, et c'était moins attendu, dans les fouilles de l'Alcazar, à quelques centaines de mètres des remparts (CAGM n°155), ou, immédiatement au Nord-Est de la butte des Carmes, sur les contreforts de la butte Saint-Charles (CAGM, n°143-145). Des fouilles plus récentes menées rue de la République (Sillano 2007) et rue Trinquet (Paone 2009) ont décelé des traces agraires sous les vestiges du nouveau quartier construit vers 200 av. J.-C. au Nord des buttes des Moulins et des Carmes. Ces vestiges se datent donc entre le V^e et le II^e s., et nous donnent une idée des

pratiques culturelles de la ville classique. Malgré le caractère plutôt exigü de l'exploration, les orientations des traces agraires semblent correspondre, avec des approximations et sans doute plusieurs modifications, à celles du quartier qui se met en place.

Déjà, dans la fouille de la rue Leca, il était clair que le nouveau quartier reprenait les orientations des installations artisanales, lesquelles devaient s'aligner sur un premier état de la route de Gaule. Dans le secteur de l'Alcazar, le faubourg qui se met en place à l'époque romaine reprend un parcellaire hellénistique, dans lequel s'inséraient peut-être déjà les carrières d'argile archaïques. On aurait donc là un troisième exemple de cette insertion des extensions urbaines dans le parcellaire rural, phénomène qui n'a rien de surprenant en soi, mais que l'on a rarement mis en évidence dans les villes grecques.

BIBLIOGRAPHIE

- BADIE, A., MORETTI, J.-Ch. 2008, *Le théâtre de Marseille : un théâtre grec d'époque augustéenne*, in A. Bouet (ed.), *D'Orient et d'Occident. Mélanges offerts à Pierre Aupert*, Ausonius, Mémoires 19, 245-256.
- BIZOT, B., DELESTRE, X., GUYON, J., MOLINER, M., TRÉZINY, H. 2007, *Marseille antique*, Paris, Editions du Patrimoine, Guides archéologiques de la France.
- BOISSINOT, Ph. 2010, Des vignobles de Saint-Jean du Désert aux cadastres antiques de Marseille, in H. Tréziny (éd.), *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire. Actes des rencontres du programme européen Ramses 2 (2006-2008)*, Aix-en-Provence/Paris, Centre Camille Jullian, Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine 3, 147-154.
- BRIQUEL, D., GANTÈS, L.-F., GRAN AYMERICH, J., MELLINAND, P. 2006, Marseille, nouvelles découvertes grecques et étrusques, *Archéologia* 432, avril 2006, 36-43.
- CAGM : ROTHÉ, M.-P., TRÉZINY, H. (dir.) 2005, *Marseille et ses alentours*, Paris, Carte Archéologique de la Gaule 13/3.
- Collectif 2008 : Marseille, de la grotte Cosquer à la grande peste, 27000 ans d'histoire, *Archéologia* 435, juillet-août 2006, 18-75.
- EtMassa* 3 : BATS, M., BERTUCCHI, G., CONGES, G., TRÉZINY, H. (dir.) 1992, *Marseille grecque et la Gaule* (Marseille, novembre 1990), Lattes/Aix-en-Provence, ADAM-PUP, Collection Études Massaliètes 3.
- EtMassa* 6 : HERMARY, A., TRÉZINY, H. (eds.) 2000, *Les cultes des cités phocéennes* (Aix-en-Provence/Marseille, juin 1999), Aix-en-Provence, Édusud/Centre C. Jullian, Collection Études Massaliètes 6.
- EtMassa* 7 : BOUIRON, M., TRÉZINY, H., BIZOT, B., GUILCHER, A., GUYON, J., PAGNI, M. (eds.) 2001, *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au Roi*

- René, *Actes du colloque international d'archéologie (Marseille, 3-5 novembre 1999)*, Aix-en-Provence, Édusud/Centre C. Jullian, Collection Études Massaliètes 7.
- EtMassa 8*** : MOLINER, M. (dir.) 2003, *La nécropole de Sainte-Barbe à Marseille (IV^e s. av. J.-C. – I^{er} s. ap. J.-C.)*, Aix-en-Provence, Édusud/Centre C. Jullian, Collection Études Massaliètes 8.
- GAUDON, P., NURY, D., TRÉZINY, H. 2009, Les calcaires de Saint-Victor et leur utilisation dans Marseille antique et médiévale, in M. Fixot (éd.), *Saint-Victor de Marseille, actes du colloque international, 18-20 nov. 2004*, Brepols, 9-16.
- HERMARY, A., HESNARD, A., TRÉZINY, H. (dir.) 1999, *Marseille grecque. La cité phocéenne (600-49 av. J.-C.)*, Paris.
- HESNARD, A., BERNARDI, Ph., MAUREL, Ch. 2001, La topographie du port de Marseille de la fondation de la cité à la fin du Moyen Âge, *EtMassa* 7, 159-202.
- MELLINAND, Ph., GANTÈS L.-F. (dir.) 2006, *Collège Vieux Port, 2 rue des Martégaies à Marseille (B.-d.-Rh.)*, Rapport final d'opération, INRAP.
- MELLINAND, Ph., SILLANO, B., TRÉZINY, H., WEYDERT, N. 2007, Marseille grecque. Découverte de nouveaux vestiges emblématiques, *Archéopages* 20, oct. 2007, 20-25.
- PAONE, Fr. (dir.) 2009, *14 rue Trinquet à Marseille*, Rapport final d'opération, INRAP.
- SILLANO, B. (dir.) 2007, *Rue de la République. Parking République, Bassin de stockage Sadi-Carnot et Surverse Veux-Port à Marseille (B.-d.-Rh.)*, Rapport final d'opération, INRAP.
- THOLLARD, P. 2009, *La Gaule selon Strabon. Du texte à l'archéologie. Géographie, livre IV, traduction et études*, Paris/Aix-en-Provence, Centre Camille Jullian, Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine 2.
- TRÉZINY, H. 2006a, L'urbanisme archaïque des villes ioniennes : un point de vue occidental, in O. Mariaud (éd.), *Actes de la table ronde L'Ionie pré-classique. territoire et organisation de l'espace* (Bordeaux, 5 mars 2004), *RÉA* 2006/1, 225-247.
- TRÉZINY, H. 2006b, Marseille et Vélia, villes ioniennes d'Occident, *Elea-Velia, Atti del 45° convegno internazionale di studi sulla Magna Grecia (Taranto, 22-25 settembre 2005)*, Tarente, 507-531.
- TRÉZINY, H. 2006c, Marseille et l'hellénisation du Midi : regards sur l'architecture et l'urbanisme de la Gaule méridionale à l'époque hellénistique, *L'hellénisation en Méditerranée occidentale au temps des guerres puniques (260-180 av. J.-C.)*, *Actes du colloque international (Toulouse, 31 mars-2 avril 2005)*, *Pallas* 2006, 163-186.
- TRÉZINY, H. 2008, La maison de Gyptis, dans J.-E. Brochier, A. Guilcher, M. Pagni (éd.), *Archéologies de Provence et d'ailleurs. Mélanges offerts à Gaëtan Congès et Gérard Sauzade*, Aix-en-Provence, Bull. Archéologique de Provence. Suppl. 5, 285-289.
- TRÉZINY, H. 2009, La pierre de construction à Marseille de l'Antiquité aux Temps Modernes, in Ph. Jockey (éd.), *Huitième Colloque International d'Asmosia (Aix-en-Provence, 12-18 juin 2006)*, Aix-en-Provence, MMSH, Coll. L'Atelier méditerranéen, 203-212.
- TRÉZINY, H. sous presse, L'espace péri-urbain de Marseille, *El paisatge periurbà durant la Protohistòria i l'Antiguitat a la Mediterrània Occidental* (Tarragone, Institut Català d'Arqueologia Clàssica, 6-8 mai 2009).

* Les volumes 1 (1986) à 9 (2007) de la collection Études massaliètes sont directement accessibles par le site du Centre Camille Jullian <http://ccj.cnrs.fr/spip.php?rubrique83>.